

Et il s'éloigna après avoir serré avec affection la main de Brutus.

“Ça me fait cependant de la peine de le voir partir, dit le vieux domestique en rentrant ; mais ce n'est pas ma faute si ce qu'il désire est impossible.”

Tout reprit son allure accoutumée dans la petite maison isolée ; Bonne et Yvon travaillèrent avec courage, la marquise pria, et le temps s'écoula au milieu des terribles événements de l'époque, sans que rien vint troubler la tranquillité de cette solitaire retraite. Yvon avait déjà presque oublié Louis Dufour, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

“ Citoyen Brutus,

“ Je suis bien sûr que vous ne pensez plus à ce pauvre ouvrier dont
“ le cœur, bien plus que les yeux, suivait votre nièce lorsque chaque
“ matin elle allait, modeste et gracieuse, travailler à son atelier, et
“ quand chaque soir elle en revenait toujours réservée et inspirant le
“ respect et l'admiration. Ce pauvre ouvrier a tenu sa parole, il a fui
“ un danger qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter, et il en est
“ allé chercher d'autres qu'il a bravés sans crainte. Lui qui tremblait
“ devant la jeune fille timide, a été fier devant l'ennemi. Il s'est rap-
“ pelé le but auquel il voulait atteindre, voilà un an à peine qu'il a
“ pris le fusil, et il est officier. Ce n'est pas assez, il le sait, mais encore
“ un peu de temps, et cet obstacle qu'il ignore aura disparu, il l'espère.
“ Je ne vous en dirai pas plus long ; comme le jeune général sous les
“ ordres duquel je vais combattre dans l'Ouest, je prends cette devise :
“ *Des choses, et non des mots !* Mes actions parleront pour moi.

“ Adieu, ne m'oubliez pas.

“ Louis Dufour.”

“ Pauvre garçon ! dit Yvon, il va justement dans un pays où il sera obligé de combattre contre le père de celle qu'il veut mériter ; singulier moyen d'arranger ses affaires. Enfin, je ne puis rien dire, laissons faire la Providence.”

La guerre avait pris dans la Vendée des proportions gigantesques, la République avait été forcée d'y envoyer des troupes nombreuses, et elle voyait ses meilleurs soldats tomber sous les coups de paysans armés de faux et de bâtons, mais auxquels la foi et le dévouement inspiraient un courage tel, que Napoléon a appelé cette lutte une *guerre de géants*. Par son courage, par son sang-froid, sa bonté pour les siens, M. de Sérigny était devenu un des principaux chefs du parti vendéen. Il déplorait au fond du cœur cette guerre cruelle entre compatriotes, mais il ne pouvait abandonner ceux qui, comme lui, obéissaient à leur foi religieuse et politique.

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties cette lutte acharnée,